

La part de la langue en arts visuels

Cécile Boucher

Numéro 137, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

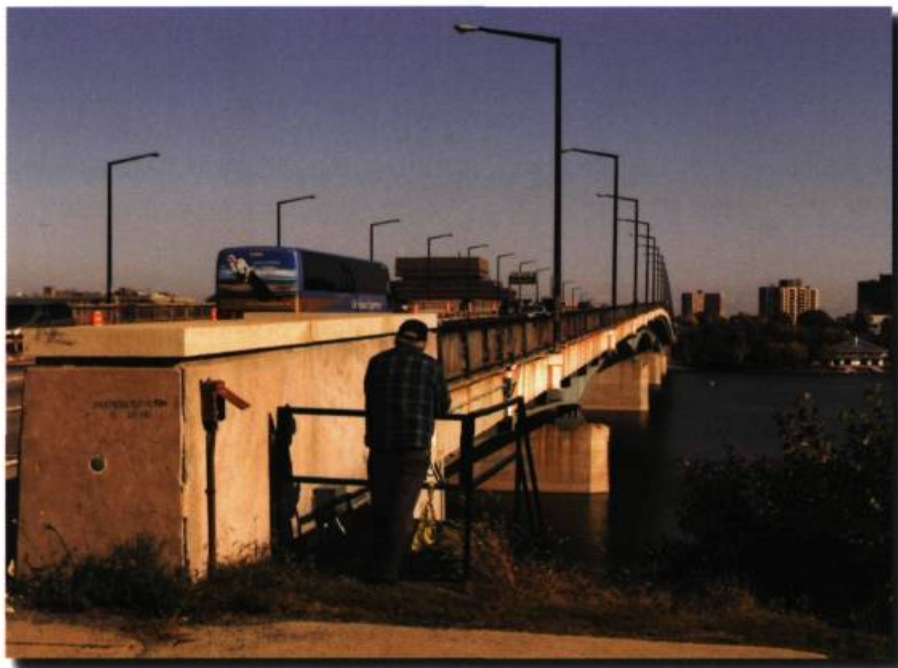
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, C. (2007). La part de la langue en arts visuels. *Liaison*, (137), 9–12.

La part de la langue en arts visuels

CÉCILE BOUCHER



Cécile BOUCHER,
De visu, photo numérique, 2007

FACE AUX ŒUVRES CONTEMPORAINES d'artistes visuels de l'Acadie, de l'Ontario français ou de l'Ouest canadien, voyons-nous qu'il s'agit d'artistes issus d'un milieu minoritaire, ou plutôt d'artistes à part entière? Comment leur pratique les distingue-t-elle de celle d'autres artistes canadiens? Quant aux institutions publiques, musées, galeries ou centres d'artistes, devraient-ils accorder une attention particulière à la minoritude et à la francité de ces créateurs visuels? Les médias ou le public considèrent-ils ces caractéristiques importantes?

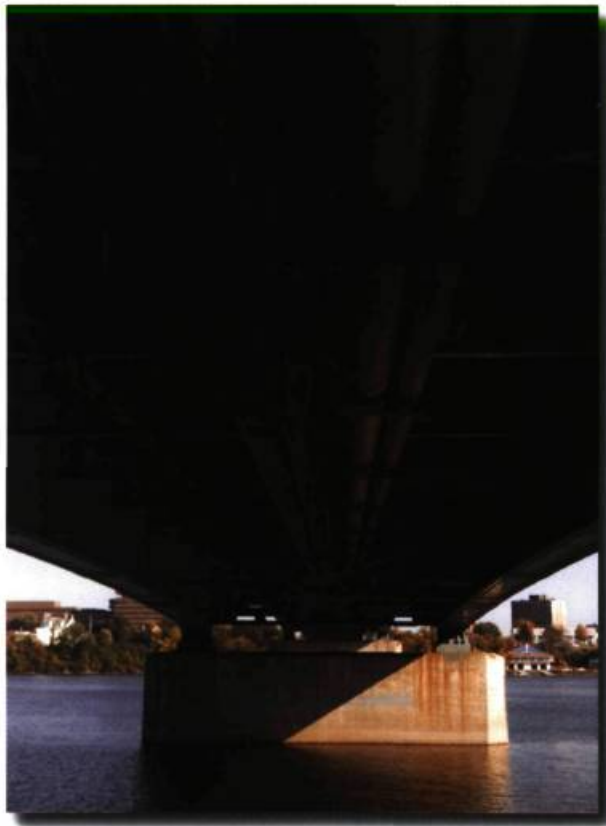
Lorsqu'on discute des arts visuels, on peut s'interroger sur l'importance qu'il faut attacher à l'appartenance linguistique des artistes. « Une image vaut mille mots », dit le proverbe. Parce que les arts *visuels* font justement abstraction de l'expression écrite ou orale, ils devraient donc être universels et libres de toute contrainte linguistique. Même si je déclare que « ceci n'est pas une pipe », je pourrais l'écrire dans n'importe quelle langue.

Ainsi, on pourrait questionner l'existence d'associations ou de centres d'exposition réservés aux artistes francophones. Pourquoi en limiter l'accès à ceux qui appartiennent à un groupe linguistique en particulier? Ces regroupements ne pourraient-ils pas, à l'extrême, constituer des ghettos culturels, risquant peut-être alors de contraindre la créativité des artistes ou l'acceptation de leurs œuvres?

Je pourrais certes dresser une longue liste de tels regroupements, principalement en Ontario et au Nouveau-Brunswick, mais aussi en Nouvelle-Écosse, au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta et en Colombie-Britannique. Mais cela expliquerait-il pourquoi ces organismes existent afin de convaincre les sceptiques du besoin réel qu'ils comblent? Aurait-on dissipé l'impression (fausse...) que ce ne sont que des clubs visant à distribuer les (maigres) subventions gouvernementales parmi quelques élites?

La réponse à ces questions est à la fois simple et complexe: simple parce que la langue est, à bien des égards, le fondement de la culture, et que celle-ci se manifeste dans toute œuvre artistique — il s'agit donc tout simplement de survie culturelle, de différence culturelle —; complexe, parce que la création d'œuvres visuelles suppose une stimulation de l'esprit et des sens qui se nourrissent d'expériences humaines, du contexte social, politique et environnemental.

Nul ne prétendra qu'il existe, dans la diaspora francophone du Canada, une facture ou un style identifiable comme le sont, par exemple, l'art inuit ou la calligraphie chinoise. Mais les œuvres de tout artiste sont à l'évidence marquées consciemment ou inconsciemment par son identité. Le milieu, le pays, la région, la ville colorent la création artistique. Ici comme ailleurs, dans les régions où une langue ou une culture sont fortement minoritaires, la



Cécile BOUCHER, *Cartier ou MacDonald*, photo numérique, 2007

qualité des œuvres des artistes de cette minorité risque de s'étioler faute de rétroaction, de stimuli culturels et personnels, significatifs ou compatibles.

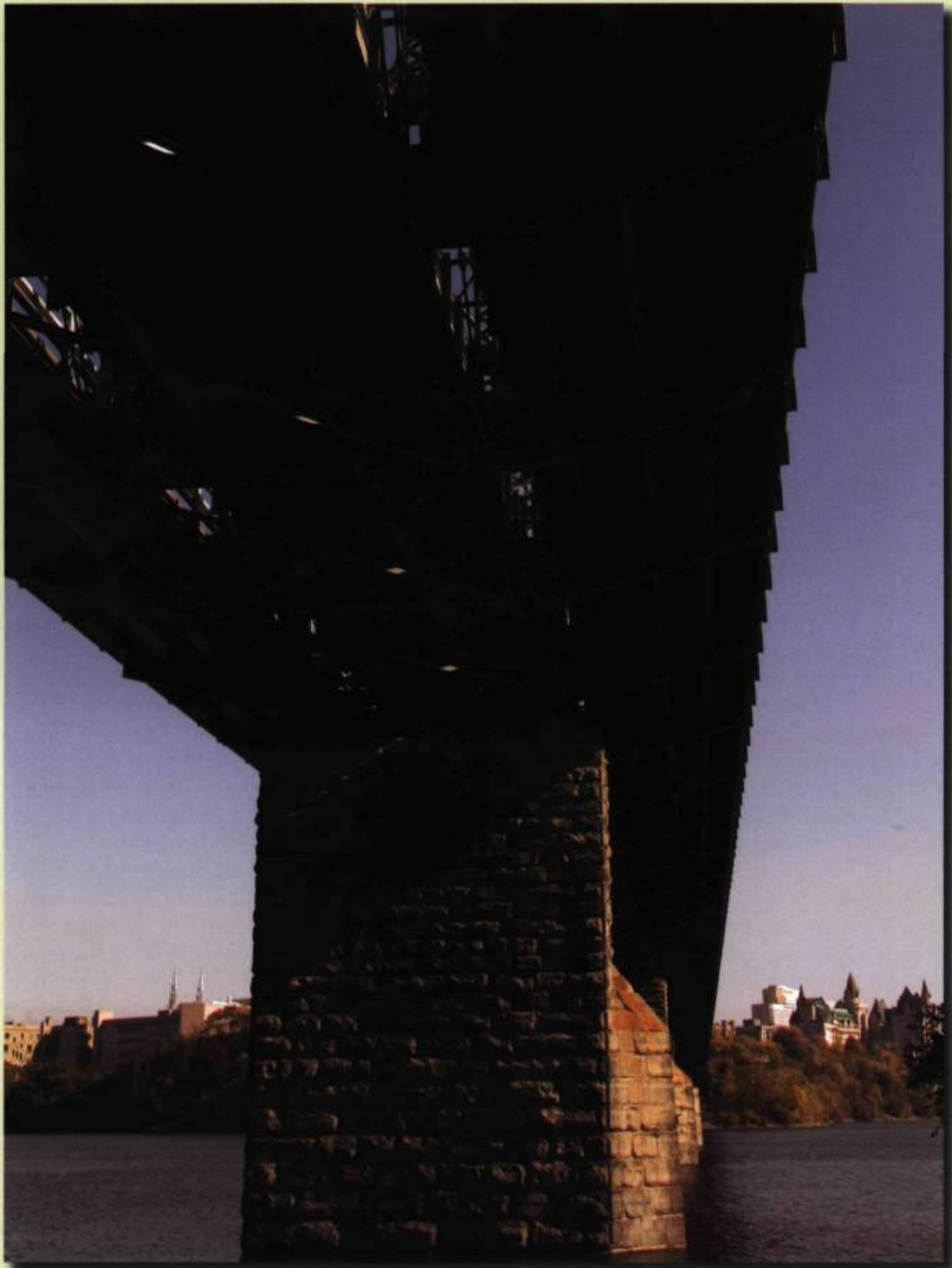
Considérons aussi que, dans certaines régions du Canada, le français, franchissant peu le seuil de la maison, risque parfois de rejoindre le registre du folklore. Développer des réseaux, tisser des liens et favoriser des échanges avec des communautés parentes, tant au niveau régional, national qu'international, prend ici tout son sens. On y parvient en créant des infrastructures qui soutiennent les artistes dans leur enthousiasme et dans leur volonté de continuer à créer en accord avec leur culture. Les ressources intérieures d'un artiste sont vite épuisées s'il n'obtient pas un soutien et un appui d'une communauté externe; soutien qu'assurent d'ailleurs les organismes, les galeries, les centres d'artistes et les revues spécialisées dédiées aux artistes francophones du Canada.

Nonobstant cet apport, peu d'artistes professionnels voudront être reconnus pour leur francité et leur origine, mais plutôt parce que leur art interroge le monde actuel, qu'il soulève des préoccupations universelles. Ces préoccupations se nourriront certes de l'expérience singulière de la francophonie en milieu minoritaire et pourront souvent se manifester par des thèmes tels ceux de la survie identitaire ou de la différence culturelle. Mais elles n'atteindront un auditoire averti qu'en se projetant résolument dans un contexte mondial et en dépassant le mythe fondateur révolu et de lointains combats, malgré tout renouvelés plus souvent qu'il ne le faudrait.

On l'admettra d'autant plus que la communauté française hors Québec s'est aujourd'hui enrichie de la présence de nouveaux venus dont la culture d'origine est fort différente de celle des descendants de colons catholiques, partis du Bas-Canada, il y a un ou deux siècles. La francophonie canadienne a évolué en une communauté d'ouverture autant, sinon plus, que de tradition. Les organismes de ce milieu doivent désormais assumer une vocation d'accueil et de service à l'égard de ces nouveaux arrivants, qui ne demandent pas mieux que de parler et de communiquer en français.

La langue tient quand même un rôle direct en arts visuels. À notre époque, un artiste ne peut échapper à la présentation expliquée de ses œuvres. Tôt ou tard, l'artiste visuel professionnel, qu'il soumette sa candidature pour des subventions, des expositions ou des projets, se verra appelé à décrire et à justifier son dossier par écrit ou en personne, parfois même face à un jury. L'artiste francophone, contraint de recourir à une autre langue que la sienne, ne peut qu'en être désavantagé, à l'exception de quelques privilégiés parfaitement bilingues.

Bien que l'œuvre d'art doive d'abord témoigner par elle-même, l'artiste visuel peut aussi avoir à interpréter son œuvre face à un auditoire. Et qui mieux que l'auteur peut tenir un propos pertinent et bien structuré sur sa démarche, peut expliquer les tenants, les aboutissants et les nuances de son œuvre? La langue maternelle favorise la communication efficace de la pensée et permet de recevoir l'intelligence des autres. Elle animera un discours ou un



Cécile BOUCHER, *Interchange*, photo numérique, 2007

texte, aidera à transmettre des subtilités liées à la langue et permettra, à l'observateur, d'échanger avec l'artiste, de comprendre et de percevoir ses commentaires et réflexions. La langue est la meilleure ambassadrice pour indiquer la signification et la couleur de nos intentions, pour révéler notre réalité, notre personnalité et notre présence.

La plupart des regroupements impliqués dans la promotion et la diffusion de la culture francophone au Canada sont subventionnés par les différents niveaux de gouvernement. Il est difficile de juger de l'impact et de la suffisance des budgets octroyés aux arts visuels pour les groupes francophones minoritaires au Canada, mais une étude¹ publiée en 2002, concluait qu'en ce qui concerne les subventions fédérales, « le secteur des arts visuels reste probablement le parent pauvre de toutes les disciplines ». Quoiqu'il en soit, on devra toujours demeurer conscient du fait que le poids relatif de la population francophone hors Québec est faible, se fixant à seulement 2,7% lors du recensement de 2001 (s'agissant des personnes pour qui le français est la langue parlée le plus souvent à la maison), et ce, même s'il existe au Nouveau-Brunswick et en Ontario des populations francophones importantes.

Paradoxalement, le risque qui guette les canaux officiels de subvention est le fonctionnement en circuit fermé, voire la sclérose, le conformisme, l'académie. Le risque est encore plus grand pour le noyau réduit des centres francophones subventionnés, où se retrouvent les *récipiendaires* de subventions tant fédérales que provinciales. Ces mêmes subventionnés sont appelés à être membres des jurys pour l'aide aux artistes visuels et pour la programmation des expositions. Ils se retrouvent ensuite dans des fonctions de commissaires, directeurs de galerie, enseignants et critiques d'art. C'est ainsi que se forme un circuit hermétique, difficile à pénétrer compte tenu de l'exiguïté du milieu artistique francophone. Sauf pour quelques artistes d'exception capables de surnager sans aide, il faut se joindre à cette bureaucratie et faire œuvre de relations publiques pour s'épanouir en tant qu'artiste visuel.

1- Étude sur le positionnement de la francophonie canadienne au sein des grandes institutions culturelles fédérales, Fédération culturelle canadienne-française, octobre 2002.

L'intérêt pour l'art contemporain, et surtout pour l'art actuel, est limité à un petit groupe d'intrépides, et inévitablement, aux artistes qui partagent les mêmes préoccupations. Les centres d'artistes et lieux d'exposition, francophones ou autres, sont très peu visités en général, encore moins en dehors des vernissages. Le manque d'information, de connaissances et de traditions culturelles font que nous entretenons, vis-à-vis des arts visuels, un sentiment d'apathie collective, une insensibilité aiguë, une absence de curiosité intellectuelle. La léthargie conduit la masse à attendre la prochaine exposition des Impressionnistes.

On pourrait aussi regretter que, par la globalisation, par les technologies et par l'informatique, les pratiques artistiques en arts visuels et médiatiques aient tendance à se standardiser à l'échelle de la planète. Il semble que la diversité et la différence culturelles n'aient souvent comme part congrue que l'échelle locale ou régionale, parfois nationale, rarement mondiale. On ne se surprend plus de voir, lors d'événements internationaux, des œuvres absolument semblables dans leur conception et leur réalisation, sur fond de préoccupations mondiales, bien que présentées par des artistes visuels de provenances totalement et diamétralement opposées. La sélection des artistes participants se fait fréquemment, il faut le dire, par des jurys moins enclins à rechercher la différence que la convergence et la légitimation internationales, selon des canons désormais imposés aux *arts visuels sans frontières* par des commissaires érudits, historiens et critiques d'art.

Dans ce paysage culturel provoquant, la rigueur, l'audace, un brin d'inconscience et de la ténacité sont de mise : reconnaître ce joyau identitaire qu'est la langue française en milieu minoritaire, s'unir pour explorer, s'informer, franchir des barrières... pour mieux se distinguer. ■

Cécile Boucher, bachelière en arts visuels de l'UQO et boursière du Canada et du Québec, poursuit sa production en art actuel au Canada et à l'étranger. Elle participe activement au milieu artistique de l'Outaouais. Son travail a été primé à Cracovie (Pologne) et à Vancouver.